

Viktor Dyk

Le Chasseur de rats



Le Chasseur de rats

Viktor Dyk

Traduit du titre original tchèque *Krysař*
sous la direction de Xavier Galmiche
et la supervision d'Aurélie Rouget-Garma
Épilogue par Xavier Galmiche

Illustrations par Jiří Grus

Publié par l'Université Charles, Éditions Karolinum

Élaboration graphique par Zdeněk Ziegler

Mis en page par DTP Karolinum

Première édition française

Traduction © Xavier Galmiche, 2017

Épilogue © Xavier Galmiche, 2017

Illustrations © Jiří Grus, 2017

ISBN 978-80-246-3365-7

ISBN 978-80-246-3407-4 (online : pdf)



Université Charles
 dition Karolinum 2017

www.karolinum.cz
ebooks@karolinum.cz

« Et votre nom ?

- Je ne m'appelle pas ; je ne suis personne. Je suis pis que personne, je suis chasseur de rats. »

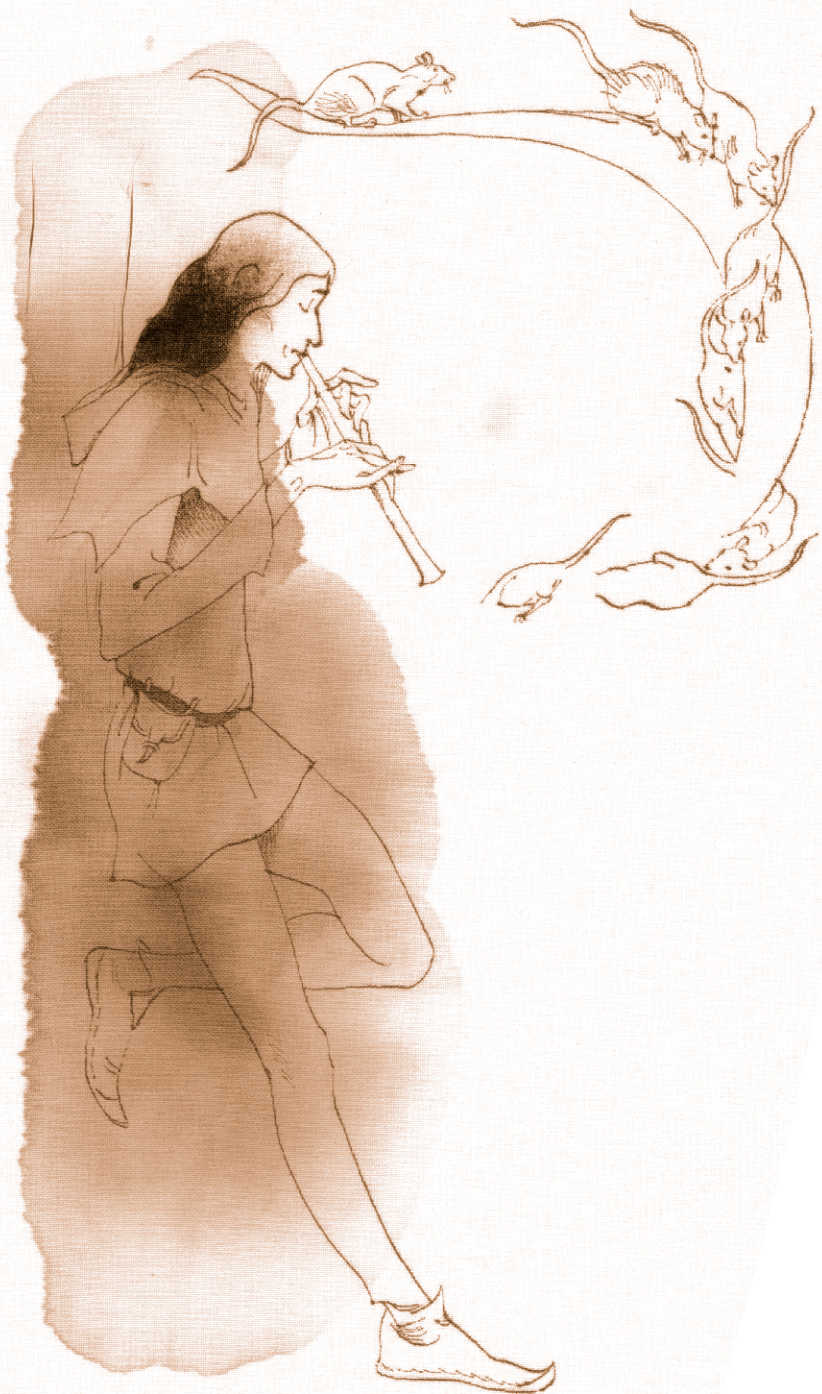
Celui qui parlait ainsi se tenait, la tête droite, devant la porte de la maison, dans l'embrasure de laquelle une silhouette de femme blanchoyait dans le crépuscule. Il la contemplait de ses yeux sombres, scrutateurs. Il était grand et svelte, encore plus svelte dans son mantelet de velours ajusté et ses chausses étroites. Ses mains étaient menues et fines comme celles d'une femme. Il ne portait ni arme ni bâton, quoiqu'il semblât venir de loin, de ces routes qui, parfois, n'étaient pas bien sûres. Mais il serrait quelque chose de long et d'orné qui éveillait la curiosité de la femme avec laquelle il causait. C'était un flûtiau de facture étrangère, comme elle n'en avait jamais vu.

« Chasseur de rats », fit avec un sourire la jeune femme à sa porte. - Vous tombez à pic à Hameln. Ici, point de chasseur ; mais des rats, à foison. Dites-moi, Chasseur, d'où ces rats sortent-ils ? Il n'y en avait pas autant, autrefois, à ce qu'on dit. Bien sûr, conclut-elle en souriant encore, les vieilles gens pensent que le monde va de mal en pis. »

Le chasseur de rats haussa les épaules.

« D'où, je ne sais pas. Mais ils sont dans chacune de vos maisons. Ils rongent sans répit ; ils rongent en bas dans les caves, ils rongent là où l'on ne les voit pas. Puis ils deviennent effrontés et remontent. Préparez-vous un banquet, une noce, un baptême, que sais-je ? Figurez-vous ces rats à longues oreilles et longues moustaches apparaissant au beau milieu d'un festin. Ça coupe l'appétit, vous comprenez.

- Oui, dit en riant la femme à sa porte. À la noce de Katarina, c'est un beau rat qui a fait son apparition. Le marié était blanc comme un linge et Katarina s'est évanouie. Les gens détestent ce qui leur coupe l'appétit ; alors ils se résolvent à appeler un chasseur de rats. »



- Vous préparez une noce, ou un baptême ? » demanda soudain le chasseur de rats, sans transition.

À sa porte, elle s'esclaffa.

« Vous êtes un étranger, ça se voit que vous êtes un étranger. Je ne suis pas mariée, Chasseur de rats. »

L'homme fit une courbette.

« Peu importe... vraiment, peu importe. Bref, ils appellent un chasseur de rats. Le chasseur de rats siffle tant et plus dans son flûtiau pour faire sortir toutes ces bestioles de leurs trous. Elles le suivent, comme hypnotisées. Il les emmène jusqu'à la rivière, dans le Rhin, le Danube, la Havel, la Weser. Et finis les rats dans la maison ! »

L'homme fit une nouvelle courbette et sa voix eut une sorte de tremblement élégiaque. La femme se taisait, jouant avec un brin de jasmin.

« Mais une fois la chose réglée, plus personne ne se soucie du chasseur de rats. Étrangère, le chasseur est un homme qui ne se fixe nulle part, c'est un homme qui va. On est content de le voir arriver. On l'est encore plus de le voir repartir.

- Vraiment ? » se contenta-t-elle de dire.

Cette réponse avait l'air d'un encouragement. Peut-être n'était-ce pas un encouragement. Mais le chasseur la comprit ainsi : ses joues pâles se colorèrent ; sans la pénombre la femme s'en serait rendu compte.

« C'est quelque chose que je sens, Étrangère. On n'aime pas le chasseur de rats ; on se contente de le craindre. »

La fille se remit à rire.

« Et qu'est-ce qui fait que les rats vous suivent si aveuglément, chasseur ? »

Le chasseur de rats désigna son flûtiau, qui parut s'animer.

« C'est un instrument spécial », dit-il.

Elle considéra avec curiosité l'homme et son instrument, qu'elle toucha doucement.

« Un flûtiau, fit-elle avec mépris. Un beau flûtiau, mais rien de plus qu'un flûtiau.

- Les rats ont l'ouïe fine et mon flûtiau sonne juste. »

Les yeux du chasseur flamboyèrent d'un feu étrange. La fille à sa porte recula malgré elle. Le rameau de jasmin tremblait dans sa main.

« J'ai un don particulier pour chasser les rats, reprit le chasseur. De temps en temps, je joue sur mon flûtiau des chansons très tristes, des chansons de toutes les contrées que j'ai traversées. Et j'en ai traversé beaucoup ; certaines ensoleillées, d'autres maussades, des plaines et des montagnes. Mon flûtiau siffle très bas. Les rats l'entendent et le suivent. À part moi, il n'y a pas chasseur de rats qui vaille. Je vais vous dire quelque chose, Étrangère, vous qui avez un rire si cristallin. Jamais je n'ai soufflé de tout mon souffle mais toujours en le retenant un peu. Si je soufflais à fond, les rats ne seraient pas seuls à me suivre. »

Le chasseur de rats se tut. Ses yeux s'éteignirent, et il laissa machinalement retomber ses mains qui tenaient toujours le flûtiau.

« Je n'ai pas le courage, reprit-il après un moment, il arriverait quelque chose de cruel. »

La fille garda le silence sans quitter des yeux le chasseur de rats et son flûtiau. Comme le chasseur ne disait mot, elle ajouta tout doucement :

« Vous me plaisez, Étranger. Avant la pénombre du crépuscule, j'ai vu des fils d'argent dans vos cheveux noirs. Avant que vous ne parliez, j'ai observé les rides de votre front. Et pourtant vous me plaisez. Beaucoup de femmes ont dû vous aimer.

- Peut-être, répliqua-t-il. Je ne m'en souviens pas. »

Ses paroles avaient une intonation étrange et touchante, ce qui rendit à la fille son sérieux. Elle s'inclina vers lui de sorte qu'il sentit presque la chaleur de son souffle.

« Vous me plaisez, Étranger », répéta-t-elle. « Mais si j'étais à votre place, je sifflerais dans mon flûtiau de toutes mes forces... »

« Vous savez ce que cela signifierait ? demanda-t-il d'une voix sombre. Moi, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que l'angoisse me saisit parfois. Je regarde mon flûtiau comme un instrument qui a causé et causera encore la ruine de bien des choses. Ensuite je souris. Ce n'est qu'un simple et joli flûtiau, ainsi que vous l'avez dit vous-même. Et moi, je ne suis qu'un chasseur de rats, qui doit écarter des hôtes indésirables. Un chasseur de rats qui, tel Ahasver, va de ville en ville, du sud au nord, de l'ouest à l'est. Et, tel Ahasver, je ne puis tenir en place. Je suis resté ici trop longtemps, Étrangère.

- Non », répliqua-t-elle. Puis elle murmura doucement : « Appelez-moi Agnes.

- Agnes », dit-il.

Il parlait d'une voix douce et mélodieuse. Dans sa bouche, tout prenait une certaine magie. Elle le regardait intensément.

« Vous quitterez Hameln bientôt ? »

« Je ne sais pas », dit-il. « Cela ne dépend pas de moi. Et... »

Elle répondit du regard.

Elle eut un sourire pur, frais, de jeunesse et de joie. Cela ressemblait aux cloches de la résurrection.

« Je pense que vous avez de quoi faire ici, des rats, ce n'est pas ce qui manque. » Et elle ajouta plus gravement : « Restez, Étranger. »

Il ne répondit pas. Leurs regards se croisèrent. Elle fixa ses yeux avec une inquiétude mêlée d'interrogation, planta son regard dans ses yeux ardents. Le rameau de jasmin tremblait dans sa main.

« J'ai un fiancé », dit-elle.

Le chasseur des rats prit sa main.

« Je ne veux pas le voir, ni entendre parler de lui. Je sais tout ce qu'il y a de laid en ce monde. Peu m'importe tant que je ne le trouve pas en travers de mon chemin. Je ne veux pas le voir. Car si je le vois... ».

La voix du chasseur de rats se fit plus triste et plus sombre. Elle semblait résonner d'une lourde menace, à la manière d'un glas.

« Non », soupira-t-elle. Mais ce qu'elle entendait par ce « non » n'était pas clair. Ils étaient lancés dans une de ces chutes vertigineuses, où l'on ne peut pas marcher, où l'on ne peut que voler. Il prit sa main dans la sienne et elle la lui laissa. Il serra. Il serra soudain avec passion, si fort qu'elle fut sur le point de pousser un cri de douleur. Elle lui rendit pourtant cette étreinte ; la douleur l'étourdissait.

« Agnes », dit-il, comme s'il lui adressait une question et une prière. Elle le regarda en souriant. « Oui », répondit-elle. Et ce que signifiait ce « oui » était clair. Ce « oui » était absolument nu, sans pudeur et sans condition. Et la jeune fille à la porte donna le rameau de jasmin au chasseur de rats.

II

C'était un coin de la bonne ville hanséatique de Hameln, un endroit calme et vide, qui donnait presque l'impression que la ville n'existait pas. Pas de roulement de chariots lourds de marchandises, pas de bruit de marchés ni de cavaliers richement harnachés. Les processions ne passaient pas par là non plus. On entendait seulement la cloche de la cathédrale de la Sainte-Trinité de Hameln, au son grave et mélancolique, de ceux que l'on n'écoute plus pour les avoir trop souvent entendus. Du moins, Agnes entendait plutôt d'autres voix quand elle ouvrait sa lucarne.

Sous ses fenêtres se trouvait un jardin en fleur où les oiseaux chantaient, où tout bourdonnait de vie et de sourires pour la saluer. Il y avait tant de parfums dans le jardin, dont chacun était capable d'enivrer ! Et Agnes se sentait fleur parmi les fleurs, parfum parmi les parfums.

Il y avait aussi une maison au toit de tuiles rondes, vieille et cachée dans la verdure des châtaigniers. Mais cette maison était capable de s'illuminer tout d'un coup et de s'ouvrir au soleil.

La mère de la belle Agnes était une dame lasse, moins de son âge que des tristes histoires qu'elle avait vécues. De ces histoires elle se souvenait avec horreur et peine, frissonnant et déambulant dans la maison telle une ombre. Le soleil et la lumière l'effrayaient ; elle les fuyait comme un oiseau de nuit.

Agnes, elle, ne s'effarouchait de rien, elle envisageait les jours à venir avec un sourire confiant.

Et le chasseur de rats demeura à Hameln.

Il chassa les rats.

Ce fut un événement pour la ville. Enfants et vieilles gens l'accompagnaient dans son circuit. Enfants et vieilles gens s'étonnaient de voir les rats le suivre aveuglément, allant à leur perte, fascinés qu'ils étaient par son flûtiau à peine



plus audible, à leurs oreilles de bons et honnêtes bourgeois, qu'un lointain bourdonnement d'insecte.

Et les vagues de la rivière absorbèrent et engloutirent les rats. Puis les vagues de la rivière s'ouvrirent et les emportèrent jusqu'à la mer, la mer lointaine ; jamais plus ils ne troubleraient l'appétit des honorables marchands de la ville hanséatique.

Le chasseur de rats avait fait son travail ; mais il avait une autre raison de demeurer à Hameln.

III

Sepp Jörgen, pêcheur de son état, habitait sur la rive de la Weser, là où elle rejoignait la Havel. Il habitait dans une maison petite et misérable et menait une vie piteuse et indigente.

Les membres de toutes les guildes de Hameln se moquaient de ce pauvre garçon, car il était plutôt lent à la comprenette. C'était un gars gentil mais un peu balourd. On racontait qu'il se passait tout un jour avant que ce qu'on lui disait le fit rire ou pleurer. Et on avait raison.

En fait de pêche, pas besoin de réfléchir : il suffisait de lancer les filets et d'attendre. Sepp Jörgen savait attendre comme peu de gens, avec patience et résignation ; le plus souvent il rentrait bredouille. On dit que tel est le lot de ceux qui attendent avec résignation et patience.

Mais Sepp Jörgen ne perdait pas patience. Il savait que le jour devait ressembler au jour et la nuit à la nuit. Il savait que certains naissaient pour être heureux et d'autres pour souffrir. Il comprenait aussi qu'il y avait à l'Hôtel de Ville des seigneurs vêtus de fourrures magnifiques, portant chaînes d'or au cou, qui dirigeaient, et qu'il y avait de pauvres gens vivant dans des taudis sombres et humides et qui devaient obéir. Il savait tout cela parce que c'était ce qu'il avait vu toute sa vie.

Il savait aussi qu'il fallait s'écarter du chemin si des soudards avinés passaient sur la route impériale. Tout cela, il le comprenait, bien qu'il fût garçon lent à comprendre.

Enfin, il savait aussi que tout le monde se moquait de lui. Les pêcheurs ses compagnons comme les filles de Hameln. Cela lui faisait mal de temps en temps et il pouvait difficilement dire ce qui faisait le plus mal. Souvent il serrait les poings et son cœur se serrait aussi. Hélas – par un malheureux décret du destin – il se passait tout un jour avant que son cœur ne se serre. Et ainsi les hommes qui l'avaient offensé s'en allaient tranquillement et les femmes



qu'il aurait pu aimer disparaissaient au loin. C'était le destin du pêcheur. On n'échappe pas à son destin.

Pourtant Sepp Jörgen était un garçon robuste, aux muscles forts et aux poings fermes. Un garçon robuste, pas vilain, un garçon au cœur brave et aux bons yeux quelque peu effarouchés.

Tout ce qu'il avait, c'était une grive dans une cage, qu'il soignait scrupuleusement. Il en était capable parce que tout cela était simple et facile, identique aujourd'hui à ce que ç'avait été hier, aussi beau aujourd'hui qu'hier - du moins c'était ce qu'il lui semblait. La grive en cage ne se moquait pas de lui ni ne le blessait. Et s'il était triste et avait de la peine, elle parvenait à calmer quelque peu son cœur ahuri. Le pêcheur Jörgen écoutait son chant bienfaisant et clair. Il oubliait ses mauvaises pêches, sa misère, les offenses de tous ceux de Hameln et les belles filles qui étaient à d'autres, jamais à lui. Il souriait, bercé par ce chant ; et tout sans exception souriait au pauvre homme. Les femmes venaient et l'embrassaient.

L'oiseau chantait.

Sepp Jörgen vivait sans rien attendre de plus.

IV

L'amoureux s'appelait Christian. On l'appelait Christian le Long.

Il avait des cheveux blonds et des yeux bleus. Il avait tout ce que pouvait avoir un bourgeois de Hameln : des parents honnêtes, un bien sur lequel on veillait avec soin, du respect pour l'Hôtel-de-Ville et pour la cathédrale. Il était employé dans le commerce de son oncle, sous les arcades de la place de Hameln. C'était un négoce de tissus, que l'on connaissait loin à la ronde. Et comme l'oncle de Christian était sans enfant, ce dernier caressait l'espoir d'en devenir l'héritier. Le problème était que l'oncle Andreas, quoiqu'il ne fût plus de la première jeunesse, multipliait les aventures, en marchand qui a de quoi payer, ce qui était cause de scandale dans une ville aussi respectable que Hameln. Christian le Long faisait ce qu'il pouvait. Il éloignait les tentations du chemin de son oncle. Il avait installé chez lui pour gouvernante Gertrud, vieille fille âgée et dépourvue d'appâts. L'oncle Andreas avait ainsi peu de temps à consacrer à ses amours. Aussi Christian oscillait-il entre angoisse et espérance. Il était en outre amoureux d'Agnes.

Il lui racontait ses soucis et ses nuits sans sommeil, quand l'idée cauchemardesque d'une possible séductrice l'oppressait : il lui racontait les frasques de l'oncle avec l'indignation dont est capable un homme honnête et un héritier menacé.

Agnes écoutait.

Son souci à elle était que Christian ne sache rien du chasseur de rats et que le chasseur de rats ne voie pas Christian.

Ce dernier, il est vrai, parlait de temps en temps du chasseur de rats : de ses mérites mais aussi de ce que ce métier, tout utile qu'il fût, ne lui semblait pas suffisamment honorable ni de bon aloi.



Agnes écoutait et acquiesçait : du moins Christian prenait-il son silence pour de l'approbation. Le chasseur de rats n'avait pas quitté Hameln. Et Christian le Long oscillait toujours entre angoisse et espérance.

Au-dessus de la belle ville hanséatique de Hameln, fierté de tous ses habitants, se dresse la colline de Koppel, dont ils ne sont pas moins fiers.

Le dimanche, les bourgeois franchissent les portes de la cité et, fagotés dans leurs habits de fête, gravissent le Koppel. L'ascension est rude et la sueur coule de leurs fronts, mais que la vue sur la ville et le pays est belle !

Il faut monter en traversant une forêt de pins, quelque peu sombre et, sans que les citoyens de Hameln ne le comprennent, triste. Et pourtant la forêt la plus triste perdra de sa tristesse en se remplissant des discussions gaies ou graves des marchands d'une ville hanséatique, de leurs respectables épouses et des jeunes gars du pays.

Au-delà de cet espace, qui est le *nec plus ultra* pour le grand nombre, la colline de Koppel offre encore autre chose. Soudain vous sortez de la forêt, vous contournez des blocs de pierre éparpillés, égarés là il y a des siècles. Tout ici est nu, simple et grand. Asseyez-vous et regardez la ville en contrebas. Réchauffez-vous au soleil et profitez de la quiétude dominicale. Car si vous poursuiviez votre chemin, vous arriveriez à un abîme.

L'abîme bée, froid et profond. Vous n'en apercevez pas le fond. Si vous y jetez une pierre, elle tombe très longtemps. La colline de Koppel a son secret ; on dit que l'abîme ne serait pas seulement abîme mais aussi chemin. Ainsi parlent certains esprits hardis qui osent aller jusqu'au bord du gouffre, pour changer un peu et scrutent l'énigme de Koppel.

Mais personne ne sait.

On dit seulement que de là part un souterrain, qui mène au loin. Loin, loin, par monts et rivières. Jusqu'en Transylvanie. Mais on le dit sans savoir de qui on le tient. Il est sûr que jusqu'à présent, à ce que l'on sait, personne n'est parvenu au pays transylvain.

Un beau jour, le chasseur de rats s'arrêta au-dessus de l'abîme.

Il traversa la forêt de pins et la colline dénudée où les serpents se réchauffaient au soleil de midi. Quelque chose le poussait à aller de plus en plus loin.

Il se retrouva tout au bord, beaucoup plus loin que n'importe lequel des natifs de Hameln. Il se tenait au bord et il semblait qu'il conversait avec le précipice - l'amante des suicidés.

Il est sûr que l'abîme attirait le chasseur de rats ; il se tenait au-dessus, seul et pensif. L'expression de ses yeux n'aurait pas plu aux citoyens de Hameln ; en cet instant, il n'y avait pas qu'un abîme, il y en avait deux.



VI

Ce jour-là, Sepp Jörgen était allongé dans un pré non loin de sa maison, la tête appuyée contre une meule de foin. Le foin sentait bon et Jörgen s'endormit d'un sommeil lourd et agité.

Or il advint que deux jeunes filles de Hameln s'égarèrent dans ce pré. L'une d'elles était Lora, la fille de Wolfram l'ébéniste, et l'autre Kätchen, la fille de Grill le boulanger. Toutes deux avaient les cheveux blonds et des yeux pleins de curiosité, toutes deux étaient ivres de jeunesse. Elles arrivaient, égayées par leur beauté, embellies par leur rire. Le pêcheur endormi éveilla leur curiosité. Elles s'approchèrent sur la pointe des pieds et contemplèrent son visage...

Le dormeur ne les entendit pas s'approcher. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme régulier ; sa chemise était ouverte, on voyait sa poitrine velue et puissamment bombée.

Lora Wolfram s'assit auprès du dormeur. Elle pencha sur lui son corps jeune et souple, retenant son souffle pour ne pas le réveiller. Mais cette prudence était inutile. Sepp Jörgen ne se réveilla pas. Kätchen elle aussi s'enhardit. Elle effleura délicatement de sa douce main les cheveux bouclés du dormeur. Il frémit légèrement comme au contact d'une chose froide et laide. Pourtant les mains de Kätchen n'étaient ni froides ni laides. Au contraire, tous ceux de Hameln connaissaient ses belles mains.

Mais ce frémissement ne réveilla pas Sepp Jörgen.

Les yeux des filles brûlaient d'un feu étrange. Endormi, cet homme, si proche et si indifférent, excitait un intérêt qu'il n'avait jamais suscité à l'état de veille. Il semblait que tout ce que son nom évoquait de limité, de ridicule et de pitoyable échappait au dormeur inconscient ; il ne restait qu'un homme qui se reposait contre une meule de foin.

« Si ce n'était pas Jörgen... » déclara Kätchen en haussant les épaules.